

CHAPITRE 1

Aline s'éveilla en sursaut, se redressant brusquement dans son lit, le visage couvert de sueur et le cœur battant à tout rompre. Elle peinait à reprendre son souffle et resta quelques instants immobile, hagarde. Les yeux grands ouverts et remplis de ces terreurs nocturnes qui avaient recommencé à peupler systématiquement toutes ses nuits depuis quelques semaines. Depuis qu'Adrien l'avait quittée. Elle se secoua enfin, tristement coutumière de ces réveils aussi violents que les cauchemars qui les précédaient. De lourdes gouttes de sueur roulaient le long de ses tempes et entre ses seins. La chaleur était étouffante dans cette petite pièce, mais malgré la sensation d'étuve que cela occasionnait, la jeune femme se refusait à laisser la fenêtre ne serait-ce qu'entrouverte. Il fallait qu'elle se décide à descendre à la cave, chercher le ventilateur. Elle irait demain. Chaque nuit, elle se promettait de le faire, lorsque la chaleur l'empêchait de s'endormir ou lorsque la transpiration lui coulait entre les omoplates après un cauchemar. Mais chaque jour, elle avait le sentiment qu'il ferait moins chaud à la nuit tombée, et qu'il n'était pas nécessaire de s'imposer une descente à la cave. L'été finirait bien par passer.

Avec des gestes d'automate, elle se leva, alluma la lumière et ouvrit la porte du congélateur. Elle saisit machinalement un bac de crème glacée et y plongea une cuillère sans même vraiment regarder ce qu'il y avait dedans. Elle mangea sans plaisir, sans envie, sans même sentir le goût ou la texture. Elle mangea par réflexe, par besoin, parce que c'était toujours ce qu'elle faisait quand elle avait fait un cauchemar. Elle

restait figée devant l'écran de télé, ne cherchant même pas un programme moins mauvais qu'un autre. Elle s'apaisait doucement, mastiquant machinalement la matière froide qu'elle engloutissait à un rythme soutenu, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de glace. Le regard absent, elle soupira et retourna alors s'allonger. La télévision était toujours allumée, peut-être que le bruit de fond qu'elle émettait l'empêcherait de faire un nouveau cauchemar. Peut-être. Elle savait bien que non, mais elle n'avait pas la force de se relever pour chercher la télécommande. Comme elle n'avait pas le courage de passer sous la douche bien qu'elle soit moite et collante de partout. Elle resta allongée sur le dos, les bras et les jambes en croix, le regard vers le plafond. Il n'était que 3 h 45, la nuit n'en finissait pas.

Lorsque son réveil sonna enfin, elle avait eu le sommeil interrompu deux autres fois. Toujours ces mêmes images, toujours cette même voix. Ces dernières semaines, les cauchemars redoublaient de fréquence et d'intensité. C'était l'été qui faisait ça. C'était toujours pire l'été. Naïvement, au début elle avait imaginé que le temps et les années passant, le mal s'atténuerait, que les angoisses se dissiperaient, et qu'elle oublierait. Comment avait-elle pu croire cela ? Les années s'étaient écoulées, inlassablement, et les étés étaient revenus, chaque fois plus chauds, plus étouffants et plus éprouvants. Aline savait à présent que le mal dont elle souffrait ne la quitterait pas. Jamais. Elle traînerait cette souffrance jusqu'à son dernier souffle, c'était sa punition. Son châtiment.

Elle resta un long moment sous la douche, méditant tristement sur la répétition monotone de ses journées. C'était ainsi, il n'y avait rien à faire pour lutter contre. Elle n'était pas la seule à se lever chaque matin pour aller travailler sans entrain, ni la seule qui rentrait chez elle le soir sans personne à qui parler. Elle entreprit de se maquiller un peu pour

tenter de rompre ses habitudes, justement, mais son reflet dans le miroir la fit soupirer et quitter aussi vite sa minuscule salle de bain. La matinée avait à peine commencé que la chaleur faisait déjà perler quelques gouttes de sueur sur sa peau. Il était vraiment temps qu'un orage vienne crever le ciel et apporte enfin de la fraîcheur.

La journée s'étira lentement, les heures n'en finissaient pas, et pourtant Aline savait que rien ne l'attendait après. Elle travaillait depuis quelques années dans une société de vente par correspondance de prêt-à-porter. Elle passait son temps à arpenter d'interminables rangées d'étagères où étaient entreposés tous les articles disponibles sur le site internet de la marque, une liste de références et de codes à la main. Elle poussait un gros chariot de plusieurs bacs qu'elle remplissait en fonction de repères que seuls les initiés pouvaient comprendre. Ses gestes étaient rapidement devenus machinaux, mécaniques. Si les premiers jours, elle avait cru qu'elle ne parviendrait jamais à retenir tous ces chiffres et à quoi correspondaient les pairs et les impairs, elle avait vite trouvé ses marques. Le chariot plein, elle l'apportait à une collègue qui se chargerait de faire les colis. Et elle repartait, avec un chariot vide et une autre liste à la main. Un emploi était une chose précieuse, surtout lorsqu'on était seule et sans diplôme. Elle était satisfaite de travailler et de ne pas rester une charge pour la société, elle était sa propre charge et ne dérangeait personne. Elle s'assumait, payait son loyer et ses factures et parvenait à mettre un peu d'argent de côté tous les mois. Peu, mais c'était toujours ça, même si elle ne savait pas à quoi cela lui servirait.

En reprenant ses affaires au vestiaire, elle consulta son téléphone, mais comme toujours elle n'avait pas de message. Adrien ne l'avait jamais appelée, pas même pour récupérer le tee-shirt qu'il avait laissé chez elle. Elle n'avait jamais

vraiment cru à cette histoire, mais elle avait aimé s'abandonner un peu, rompre sa solitude, sentir des mains sur son corps et avoir un instant l'illusion de compter pour quelqu'un. Ce fut un bonheur très éphémère, mais elle ne lui en avait pas voulu de l'avoir quittée, au contraire presque. Elle en avait été à la fois résignée et soulagée, elle comprenait. Elle avait été satisfaite de retrouver son quotidien finalement si rassurant. Elle était bien comme ça, seule. C'était ainsi qu'elle devait vivre, et c'était ainsi qu'elle mourrait.

Elle sourit un peu amèrement en écoutant ses collègues de travail rire et parler fort en entrant dans le vestiaire. Elles se racontaient leurs week-ends, leurs maris, leurs enfants. Elles étaient majoritairement plus âgées qu'Aline et leurs vies semblaient déjà tracées. Elles paraissaient heureuses, mais Aline ne pouvait s'empêcher de se demander si elles l'étaient vraiment. Si ce n'était pas un sourire et des rires de façade, comme ceux qu'elle faisait elle-même avant de reprendre une mine sombre et triste, à peine le dos tourné. Non, sans doute que non. Elles n'avaient pas de raison de faire semblant, elles n'avaient pas de secret. Aline enviait un peu leur copinage, elle pensait que parfois ce devait être bien agréable de plaisanter simplement entre filles. Pourtant, jamais elle ne tentait de se rapprocher, jamais elle n'acceptait les invitations, elle ne se mêlait pas aux conversations. Elle partait toujours la première et rentrait directement chez elle. Une triste soirée solitaire précédait alors une interminable nuit de cauchemars.

Cela faisait presque quinze ans qu'il en était ainsi. Lorsqu'elle était adolescente, c'étaient les heures d'école qui remplissaient ses journées, mais cela revenait au même. Quinze longues années de cauchemars. Aline traînait cela comme on traîne un boulet, comme un sac trop lourd sur ses épaules. Un poids qui l'avait tassée sur elle-même et qui lui donnait

une silhouette courbée. Son addiction à la nourriture avait commencé à cette époque et les années l'avaient rendue ronde et incapable de se priver de sucre. C'était un peu son seul plaisir après tout. Son surpoids avait largement contribué à l'isoler, et l'adolescence avait été une période atroce dont elle gardait un souvenir amer. Des années tourmentées par le mépris des autres mêlé à sa propre souffrance que personne ne pouvait comprendre.

Quinze ans. Et combien d'années encore ? La culpabilité la rongait et gangrenait sa vie depuis si longtemps qu'elle aurait dû apprendre à vivre avec, et pourtant elle sentait cette plaie encore à vif. Comme une blessure profonde qui se rouvrait un peu plus chaque été. Elle aurait dû parler ce jour-là. Elle aurait dû. Comme tout serait différent si elle l'avait fait. Elle avait renoncé à imaginer comment serait sa vie si elle avait parlé, si elle avait confié son secret alors qu'il était encore temps. Le retour à la réalité était bien trop difficile et n'était pas compensé par la douceur de ces rêveries inutiles. Si seulement elle avait parlé tant qu'il en était encore temps.

Si seulement...